

Le major siffla d'admiration en le voyant :

-Vous avez de la chance d'avoir une direction pareille !

-J'irai remercier le camarade directeur.

Je retournai à la rédaction à midi. Je ne puis dire ce qui fut le plus dur : me concentrer sur mon travail avec l'esprit obsédé par cette aventure, ou rester naturel avec Arthur ? Mes sentiments pour lui étaient partagés : je m'en voulais de tromper un homme si aimable, mais si c'était un espion, je devais me méfier.

Nous nous retrouvâmes au Kirov. Comme Tchiliaïev, Arthur admira mon costume.

-On se croirait à Paris ! rit-il.

Je lui présentai ma femme, et lui demandai quelle pièce nous allions voir.

-L'Oiseau de Feu, de Stravinsky.

Bien que peu expert en ballets, je trouvai le spectacle merveilleux ; ma femme aussi était enchantée. Mais Arthur regardait les danseurs d'un air dubitatif. A la fin il me demanda :

-Que penses-tu de l'acteur qui joue l'oiseau ?

-Il est remarquable, dis-je.

-Et moi je dis qu'il est exécration ! J'ai vu Noureev dans ce rôle (en prononçant ce nom il baissa la voix), c'était autre chose !

Au nom de Noureev, plusieurs personnes regardèrent Arthur bizarrement. Il nous attira dans un coin tranquille.

-Tu avais déjà vu la pièce ?, demandai-je, je ne savais pas que tu étais déjà venu à Moscou.

-C'était à Paris, la troupe y était en tournée. Noureev a découvert en France la Liberté. Il y a pris goût, et au retour, il s'est jeté dans les bras de la police française en réclamant l'asile politique. Joli pied de nez au Kremlin !

Je ne comprenais pas pourquoi il me racontait cette histoire, et surtout avec ce ton de comploteur. Je l'interrogeai.

-Sergueï, répondit-il, veux-tu passer à l'Ouest, découvrir toi aussi la Liberté ? J'ai des papiers pour faire passer un couple de Géorgiens, mais ils se sont désistés. Venez avec moi en France. Là-bas, les policiers ne surveillent pas tes opinions, tu peux exercer le métier qui te plaît, être libre enfin !

Je restai sans voix. Arthur s'était dévoilé si brutalement que je peinais à réaliser ce qu'il se passait. L'Ouest était séduisant et l'URSS était loin d'être le paradis sur Terre. Mais d'abord je parlais mal le français, et encore moins l'anglais, ensuite je mesurais les risques. Je ne

tenais pas à finir au goulag ou dans une cave de la Loubianka. Il me laissa jusqu'au lendemain pour réfléchir.

De retour chez nous, ma femme et moi eûmes une longue discussion. Fallait-il prévenir le major Tchiliaïev, et faire arrêter Arthur ? Olga me convainquit : je courus au téléphone et composai le numéro du major.

-Très bien camarade !, jubila-t-il, je ne doute plus de votre fidélité au Parti ! Vous allez feindre d'accepter de partir avec lui, afin de repérer les traîtres qu'il va aider. Venez demain au journal avec votre costume, je vous donnerai les consignes.

J'étais abattu. Non seulement j'avais trahi la confiance d'Arthur, mais en plus le major me demandait de continuer à l'abuser. J'eus du mal à dormir cette nuit-là.

Le lendemain, je me rendis dans le bureau du directeur. Tchiliaïev m'y attendait. Il était accompagné de son assistante, à qui il me demanda de confier un instant ma veste.

-La camarade va coudre dans votre costume un émetteur qui nous signalera votre position. Ne vous en séparez jamais. Repérez les traîtres, nous nous chargeons du reste.

Je retrouvai Arthur dans la salle des dactylos.

- Passe prendre Olga, et retrouvez moi à l'aéroport. Je vous y attends avec passeports et billets. Vous serez Jean et Anne Faurie, citoyens français. Parlez russe avec un fort accent étranger pour préserver l'illusion.

Nous passâmes les formalités sans problème. Le vol pour Orly ne partant qu'une heure plus tard, nous allâmes dans la salle d'attente. Je m'attendais à voir surgir le major avec une douzaine de soldats ; aussi fus-je surpris de voir deux civils s'approcher d'Arthur et lui ordonner de le suivre. Il n'opposa aucune résistance et se laissa emmener. L'un d'eux me glissa un papier, que je lus discrètement :

« Il y a sûrement d'autres traîtres. Prenez l'avion et surveillez. Nous interviendrons juste avant le décollage. »

Je pris donc l'avion avec Olga. Le pilote annonça le décollage. Nous attendions avec anxiété l'arrivée des policiers. L'avion s'engagea sur le tarmac. Je me disais : c'est impossible, ils vont intervenir ! Rien ne se passa ; on décolla. Le voyage fut pour nous très angoissant. Nous allions atterrir dans un pays inconnu, sans y connaître personne et sans en parler la langue. Peu à peu, nous nous rassurâmes. Tchiliaïev allait prévenir ses contacts à Paris et leur donner mon signalement. Au pire je pourrais rejoindre l'ambassade.

A Orly, un homme nous attendait. Il alla droit sur moi.

-Sergueï Dovlatov ?, dit-il.

-C'est moi.

-Andreï Voronov. Je suis envoyé par Tchiliaïev. Il vous présente ses excuses pour ce voyage forcé, ses hommes ont été retardés. Voici vos billets retour, l'avion part dans sept heures. Si d'ici là vous souhaitez faire un tour dans Paris, ma voiture est à votre disposition...

Nous acceptâmes avec joie. C'était l'occasion rêvée de visiter la ville. Finalement, le voyage se présentait bien mieux que nous ne l'avions cru. Paris est une ville merveilleuse ! Même si le dôme des Invalides ne vaut pas celui de Basile le Bienheureux, et le Louvre le Kremlin, l'ensemble est plus riant. Il reflète une prospérité inconnue à Moscou. Voronov nous invita dans un bistrot. Je fus amusé d'apprendre que le nom de ces cafés était dû à nos compatriotes de l'époque de Napoléon.

En sortant, nous fûmes tous les trois encerclés par des hommes en ciré. Avant que nous soyons revenus de notre surprise, ils s'étaient emparés de l'arme de Voronov et nous avaient entassés dans leur voiture qui démarra aussitôt. Ils s'adressèrent à nous en russe :

-Vous allez immédiatement me donner les plans, sales traîtres !

-Les plans ? Quels plans ?

Allons bon !, pensai-je, il doit s'agir d'un malentendu !

-Je n'ai pas de plans, dis-je, vous faites erreur.

-Tu n'as pas de plans ? Et ça, c'est quoi ? Des partitions ?

Et ce disant il déchira mon costume d'un coup de couteau. Dans la doublure, apparurent des feuilles de papiers.

-Je ne comprends pas ! Je travaille pour le KGB ! Il devait y avoir ici un émetteur radio !

-Pour le KGB, tiens ! Et pour qui au KGB ?

-Le major Tchiliaïev, dis-je après hésitation.

-Décidément vous n'avez pas de chance ! Il vient d'être arrêté pour trahison ! La Sibérie vous attend.

Je comprenais tout à présent ! Tchiliaïev et Arthur m'avaient manipulé pour faire passer leurs plans à l'Ouest, pendant qu'eux restaient en Union Soviétique. Je n'étais qu'un pion, une simple valise ! Et je risquais à présent de finir à Sakhaline ou à Irkoutsk.

Soudain à un feu rouge, trois hommes sortirent de la voiture de devant et entourèrent la nôtre. Ils étaient manifestement armés.

-Terminus ! Tout le monde descend !, ricana l'un d'eux, Alors André ? Les plans ?, demanda-t-il à Voronov.

- Dovlatov les a.

Je les remis à Voronov, qui me dit, pendant que les autres arrêtaient les russes :

-Je suis désolé qu'on vous ait ainsi utilisé, mais c'est notre métier. Bienvenue en France !  
Vous verrez, c'est un beau pays !

C'est ainsi que je débarquai à Paris avec Olga, sans un centime ni un ami, avec un costume croisé plus du tout convenable.